
Archéologie partagée, réappropriation des sites et renaissance culturelle aux îles Marquises

Pierre Ottino

Résumé

L'habitat marquisien est un exemple d'adaptation à la morphologie particulière des îles, conforme, dans son principe fondamental, à la tradition culturelle des Océaniens. De la perception par les Polynésiens de cet environnement qu'ils façonnent, à l'analyse scientifique de l'archéologie qui décrypte ce « paysage culturel », cet article évoque le fructueux dialogue que l'archéologue entretient avec les populations insulaires. Il discute également du rôle du chercheur archéologue dans la redécouverte et la valorisation de ce patrimoine ancien pour renforcer l'identité océanienne d'une société en mutation.

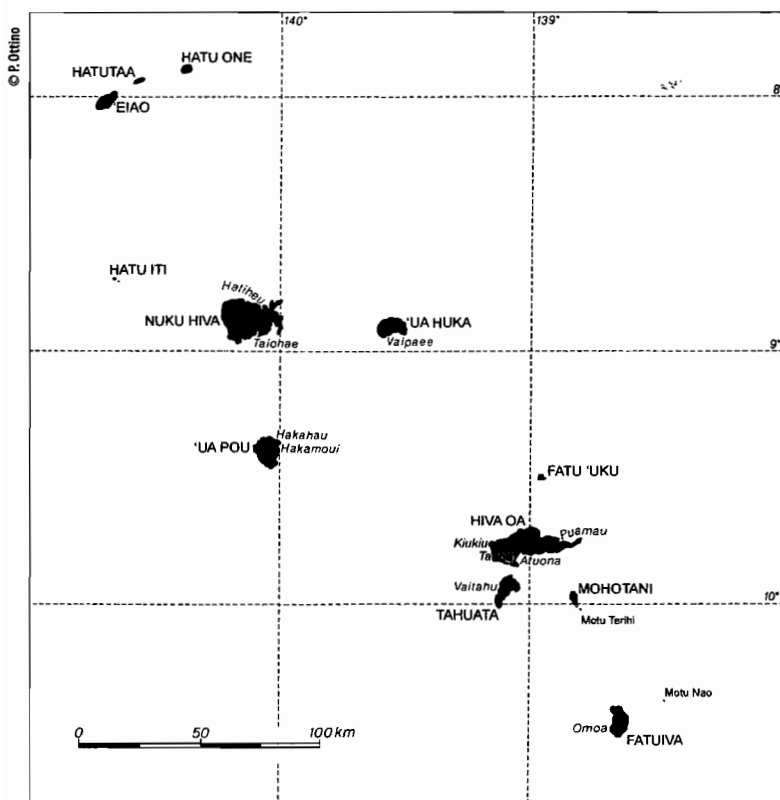
Mots-clés : Archéologie participative, habitat, patrimoine, valorisation, identité, développement, festival et renouveau culturel, ré-appropriation du passé.

Archéologie et valorisation du patrimoine

L'Océanie, depuis sa redécouverte par les Européens, à la fin des 16^e et 18^e siècles, a questionné le monde occidental sur sa vision du monde, son mode de vie et sa relation à l'autre. Il l'interroge aussi sur les particularités, l'origine, la très large dispersion et les routes maritimes suivies par les anciens Océaniens, navigateurs émérites qui étonnent, voire fascinent, encore aujourd'hui. L'ensemble des disciplines dites de sciences humaines, ainsi que celles des sciences naturelles, s'est penché sur ses caractéristiques afin de comprendre un univers resté longtemps à l'écart des grandes évolutions observées sur les continents. L'archéologie a participé et continue de participer à cette étude pluridisciplinaire orientée sur l'origine, le peuplement et

l'évolution des sociétés océaniques. Aujourd'hui, associée à d'autres recherches, elle contribue au développement scientifique, culturel et économique des territoires sur lesquels elle s'exerce. L'exemple de la renaissance culturelle aux îles Marquises, depuis les années quatre-vingt, illustre cette implication passée et actuelle de l'archéologie, à la fois partenaire et vecteur de l'évolution d'une société insulaire.

Aux Marquises, après les premiers travaux de R. Linton en 1920-21, il fallut attendre ceux de R.C. Suggs (1957) puis de Y.-H. Sinoto (années soixante) pour dévoiler la préhistoire et la position chronologique de l'archipel au sein du triangle polynésien, formé par Hawaï au nord, la Nouvelle-Zélande au sud-ouest et l'île de Pâques à l'est. Il s'agissait de dater les premiers peuplements et les étapes de l'avancée des Polynésiens orientaux. À la suite des recherches et des



L'Archipel des Marquises

dates obtenues alors par la toute nouvelle méthode du 14C, l'archipel marquisien fut considéré comme le premier à avoir été peuplé, à partir de la Polynésie occidentale, aux alentours du début de l'ère chrétienne ou quelques siècles après. Ce serait également à partir de cette époque que les autres îles de Polynésie orientale auraient été peuplées. Mais cette théorie qui remonte aux années soixante n'est plus retenue depuis plusieurs années. Aujourd'hui on privilégie une sphère régionale qui engloberait l'ensemble de la Polynésie centrale : la Société, les Tuamotu et les Marquises, avec un peuplement plus tardif vers 600 voire 800 AD, et un passage antérieur par les îles Cook, les plus proches à l'est des Samoa-Tonga, peuplées pour les Tonga vers 2830-2846 BP (datation par uranium/thorium sur corail ; Burley *et al.*, 2012). L'archéologie aux Marquises a toujours mis l'accent sur la culture matérielle, son évolution, l'environnement et les vestiges les plus visibles : les sites de surface. Omniprésents et souvent imposants par leur dimension et celle des blocs utilisés, ils retiennent l'attention et caractérisent le paysage anthropique marquisien. Ils favorisent aussi une archéologie proche des populations, dont la coopération est requise pour les découvrir, y avoir accès et obtenir des bribes d'informations orales. Nos travaux ont porté sur des structures d'habitat, prises individuellement d'abord, puis sur des ensembles, ce qui permettait de les relier entre elles, de les

© P. Cottino



Plateforme communautaire réhabilitée par l'archéologie

intégrer à leur contexte immédiat, de s'intéresser à l'aménagement de l'espace, à l'organisation du territoire et de la société qui y vivait.

Cet élargissement de la surface étudiée a permis de mettre au jour des espaces de plus en plus vastes, au sein d'un environnement dont la topographie guidait l'installation humaine et où certaines espèces végétales relictuelles témoignent d'anciens usages. Il a surtout révélé, aux yeux des Marquisiens eux-mêmes, la densité et la richesse de ce patrimoine architectural, occulté par les éboulements et par une végétation exubérante qui en interdisait une vision d'ensemble. Ce patrimoine, dont ils ignoraient en fait l'agencement et l'ampleur, du fait de l'abandon de vastes pans de leur territoire, à la suite de la déperdition démographique qui suivit, fin 19^e, la période du Contact, étonnait d'autant plus qu'il traduisait une occupation de l'espace structurée et dense, sans commune mesure avec celle d'aujourd'hui. Elle était le fait d'une population de loin beaucoup plus nombreuse que l'actuelle et qui devait sans doute être florissante, puisqu'elle avait réussi à atteindre environ 80 000 âmes, alors qu'aujourd'hui les quelques 8 000 habitants ne pourraient, selon les réflexions convenues, se passer de l'aide extérieure en provenance de la France et de Tahiti.

Ce patrimoine traduisait également, pour l'implantation et l'édification des constructions, le déplacement et l'agencement des blocs lithiques, aux dimensions parfois cyclopéennes, une maîtrise technique qui force toujours l'admiration. Il révélait aussi une maîtrise de l'espace, une gestion raisonnée des ressources et des phénomènes naturels, ainsi que des relations sociales complexes. La vie d'avant les temps présents, celle des « Anciens », longtemps dévalorisée, parfois méprisée, est apparue soudainement et très concrètement digne d'intérêt, source d'une nouvelle fierté. Elle démontrait que l'archipel avait une Histoire non négligeable, et elle remettait en cause, de façon positive, le regard porté sur cette ancienne culture, tant par les Marquisiens que par les personnes extérieures à l'archipel.

Les nouveaux patrimoines de la renaissance culturelle

L'étude des structures d'habitat, la préservation et la mise en valeur du patrimoine archéologique, ont ainsi accompagné ou stimulé une réhabilitation du passé et un processus d'inspiration puis d'affirmation identitaire qui se traduisent notamment par l'organisation régulière de festivals culturels, depuis le premier lancé en 1987 sur l'île de Ua Pou. Ces festivals émanent d'une tradition ancestrale : la grande fête communautaire où s'exprime une part

de l'âme marquinsulaire et dont la préparation est un défi mobilisant une grande part de la population et des ressources disponibles. Moments de trêve, de compétitions et d'échanges, ces rencontres rythmaient la vie et contribuaient à la cohésion des communautés locales. Aujourd'hui, elles constituent une manifestation unanime où s'exprime la personnalité collective des Marquinsiens et des autres groupes invités. Ce renouveau culturel fut à l'origine, à la fin des années soixante-dix, de la création de l'association culturelle : Motu Haka o te Henua 'Enana (ou Fenua 'Enata pour les îles du groupe Sud), dont le rôle originel était de défendre la langue marquinsulaire et de la faire enseigner dans les écoles de l'archipel. Elle s'intéressa parallèlement à la préservation des diverses connaissances et pratiques traditionnelles, à leur réappropriation et valorisation. L'intérêt pour les sites archéologiques vint un peu plus tard, dans le milieu des années quatre-vingt, notamment par la présence, sur une longue durée, d'un archéologue envoyé par l'Orstom.

L'association de la fouille stratigraphique, qui permettait de remonter dans le passé des îles, tout en démontrant son ancienneté, et de l'étude des sites de surfaces qui révélait leur intérêt et leur organisation, a aidé à la redécouverte de ce passé par les Marquinsiens eux-mêmes. Avec le maintien de la langue et les succès des groupes de danses et des artisans, l'archéologie a ainsi permis de reconstruire une histoire méconnue, de redynamiser un passé partiellement oublié en le révélant et en le valorisant. Les vestiges immobiliers marquinsiens qui, jusqu'alors, ne soulevaient guère d'intérêt, ont été progressivement et naturellement inscrits dans ce mouvement endogène de renaissance culturelle, qui touchait tant les adultes que les jeunes. Des sites jusqu'alors abandonnés, parfois oubliés, ont été dégagés d'une grande part de la végétation qui les occultait, étudiés et parfois restaurés pour être intégrés de plus en plus étroitement aux grandes manifestations collectives. En effet, les vestiges d'anciens aménagements lithiques et surtout ceux autrefois destinés à des activités communautaires (tels les *tohua*) fournissaient un cadre idéal et des lieux en parfait accord avec les diverses représentations qui y étaient données, ainsi qu'avec l'esprit des participants. Ils permettaient aussi de pallier avantageusement le manque d'infrastructures modernes adaptées à de grands rassemblements. Sans cet investissement archéologique, qui a opéré d'une certaine façon comme un révélateur photographique, jamais ces sites n'auraient connu un tel intérêt et une telle valorisation par leur intégration à des projets actuels. Associant structures architectu-

rales et environnement. ils furent un des éléments majeurs qui permit aux festivals marquisiens d'acquérir leur renommée, tant locale que nationale, voire internationale. Ils offrirent aux festivités une ampleur, un cadre et une « authenticité » qui en constituent l'originalité la plus marquante, gage de notoriété et de succès.

De la renaissance à la reconnaissance culturelle

Depuis quelques années, la volonté de faire revivre une culture en danger en lui redonnant une base concrète, et en lui fournissant des lieux de représentation et d'expression, amène à étudier et réhabiliter les sites anciens avec l'appui des archéologues. L'organisation de manifestations culturelles telles que les festivals – parfois à l'échelle nationale, pour le passage à l'an 2000 par exemple – a engagé l'archéologie de l'IRD dans des entreprises d'études et de restaurations de sites importants. Ce fut le cas sur les îles de Hiva Oa, Nuku Hiva, Tahuata et Ua Pou, soit quatre îles sur les six actuellement habitées. Ces restaurations, initiées au fur et à mesure des recherches, par une concertation entre archéologie et volonté locale, ont été progressivement soutenues par l'État et le Territoire. Leur ampleur a nécessité la mise en place de dispositifs faisant appel à une collaboration des populations, des municipalités et des associations, avec le soutien des ministères de la Culture, de l'Outre-Mer et la participation notable de l'armée. L'archéologie a permis ainsi d'impliquer et de concilier dans de grands événements communautaires de nombreux partenaires à l'échelle locale et nationale.

La dimension à l'origine strictement scientifique des recherches sur le patrimoine culturel et naturel des îles Marquises s'est trouvée orientée par les sites eux-mêmes, leur étendue, les travaux possibles, les moyens, les délais, les événements et aussi par certaines personnalités, vers des enjeux de plus en plus locaux. Au fur et à mesure que les travaux avançaient, que les échanges s'intensifiaient, l'archéologie est passée d'une posture exogène à une participation attendue et nécessaire. Elle rejoignait ainsi des enjeux sociaux, culturels et économiques d'autant plus forts que l'éloignement par rapport à Tahiti et le désintérêt de la plupart des décideurs, depuis l'annexion de l'archipel en 1842 jusqu'aux environs de l'an 2000, avaient valu aux Marquises d'être restées en marge du développement que connut la Polynésie française. Cette situation, ressentie longtemps comme un abandon, leur a cependant permis

de conserver plus longtemps leur culture « traditionnelle ». Celle-ci allait progressivement devenir un atout.

Sur la grande île de Tahiti et aux îles de la Société, l'implantation du Centre d'Expérimentation du Pacifique dans les années soixante a induit des développements économiques et des changements de mode de vie particulièrement rapides, et une perte identitaire ressentie comme un manque plus ou moins douloureux. La culture y est aux mains de spécialistes, de professionnels, d'institutions. Aux Marquises, si la culture est bien portée par certaines personnalités, elle est surtout partagée, à des degrés divers, par l'ensemble des individus et reste fortement liée à leurs modes de vie. C'est cet ancrage dans leur culture et leur pays qui permet aux Marquisiens de vivre sur ces îles. Dans ce contexte les festivals renvoient à un besoin d'affirmation identitaire vis à vis de l'extérieur, mais d'abord et surtout ils marquent un besoin de retrouvailles, d'échanges et de partage internes, qui touchent l'ensemble des classes d'âge. Ces festivals sont d'abord préparés par et pour les Marquisiens eux-mêmes, car l'initiative émane toujours des populations et de certaines personnalités locales ; le monde extérieur y est certes convié, mais secondairement.

Aujourd'hui, le renouveau culturel de la Polynésie française emprunte énormément au patrimoine des îles Marquises : tatouages, sculptures, chants, danses... Cette « tahitianité » qui fait la promotion de la Polynésie, en France métropolitaine et à l'étranger, est en fait peu tahitienne. Les Marquisiens sont de plus en plus conscients de cette récupération de leur patrimoine, sous les termes généraux de tahitien ou de ma'ohi qui gommant les différences internes. Aux Marquises, après une première destitution culturelle, due à la période coloniale, l'hégémonie exercée par le Territoire est apparue comme une seconde destitution, d'autant plus forte qu'elle venait d'une population sœur. Afin de lutter contre cette globalité réductrice, les Marquisiens ont revendiqué leur spécificité et cherché à s'appuyer sur leur patrimoine pour apporter leur part à l'édifice commun en cours d'élaboration. L'archéologie se révèle particulièrement adaptée pour accompagner ce processus. Elle a un rôle non négligeable dans le succès des festivals des arts marquisiens (*mata va'a* : regard éveillé, ouvert...), dans le processus d'inscription des Marquises au patrimoine mondial de l'UNESCO, et dans les expositions en France et aux États unis sur la culture de l'archipel. Tous ces événements traduisent la reconnaissance sur la scène internationale de l'archipel, tant dans sa culture passée que dans son patrimoine actuel.

Festivals culturels et archéologie

Le premier Festival des Arts des Marquises en 1987 sur l'île de Ua Pou et surtout le deuxième en 1989 à Nuku Hiva ont marqué cette fierté retrouvée avec, notamment, la mise en valeur d'une structure archéologique et historique (le *paepae* ou plate-forme d'habitation de la reine Vaekehu à Taiohae) et la construction d'un espace communautaire s'inspirant des *tohua*, ces anciennes places communautaires au centre de la vie sociale et politique des tribus d'antan. A la même période, un « vrai » *tohua*, Hikokua, a été dégagé et restauré partiellement par les habitants de Hatiheu. Ces travaux, précurseurs ici, se sont hélas faits sans l'aide d'archéologues, malgré les demandes locales, sans doute à cause de l'éloignement de l'archipel et du trop faible nombre d'archéologues sur le Territoire immense de Polynésie française (5 millions de km² soit la taille de l'Europe). En 1991 le troisième festival, à Hiva Oa, a marqué définitivement cette volonté de valorisation, dans le cadre des festivités, du patrimoine archéologique. Pour la première fois sous la direction de deux archéologues (l'un affecté par l'IRD et l'autre venu provisoirement de France pour pallier le manque d'effectifs sur place), deux ensembles prestigieux, à Puamau et à Taaoa, ont été partiellement dégagés, étudiés et restaurés pour le festival. L'archéologie obtenait ainsi toute sa place au sein du processus de reconnaissance et de valorisation de la culture marquisienne. En 1995, le quatrième festival, à Ua Pou, ne s'est déroulé qu'en partie sur un site ancien, qui avait été seulement dégagé et nettoyé rapidement ; un imposant *paepae*, au centre de Hakahau, vallée principale de l'île, avait néanmoins été restauré par une équipe dépêchée par le Département d'Archéologie de Tahiti.

Le cinquième Festival, à Nuku Hiva (1999-2000), a confirmé avec une force particulière le dynamisme culturel de l'archipel ; aux côtés des délégations des six îles marquisiennes, celles de Tahiti, de l'île de Pâques et de Kiribati se sont produites sur les sites restaurés. Ce qui distingue ce festival des précédents est le temps et l'énergie que les habitants et les organisateurs¹ ont consacrés à l'étude, la conservation, la mise en valeur et la restauration de vastes ensembles archéologiques ; pour la première fois, la reconstitution de cases sur les soubassements de pierres a pu offrir une vision plus complète et réaliste de ces sites

1. dont notamment : Yvonne Katupa, maire délégué, Lucien Kimitete, conseiller-maire de Nuku Hiva à l'époque, et aussi : Dominique Cadilhac et Bernard Lesterlin, administrateurs d'Etat durant les années 1994 - 2000.



© P. Cottino

Reconstitution d'une maison sur un site archéologique

archéologiques, jusque-là connus essentiellement par leurs vestiges lithiques. Ces sites, lieux forts des journées et des nuits du festival, ont acquis une renommée qui s'est étendue au-delà des limites de la Polynésie française.

Depuis, dans l'ensemble des îles habitées des Marquises, les municipalités, des associations ou des personnalités sollicitent des études et des interventions archéologiques. Loin d'être ponctuelles, ces demandes sont récurrentes, car les îles éloignées sont engagées dans des processus de longue durée, touchant l'archéologie, mais aussi le développement des communes, la conservation et la mise en valeur du patrimoine. Les vestiges visibles sont les supports des mémoires et des identités, et aussi des moyens d'enseigner aux jeunes générations, de redécouvrir et de développer le patrimoine.

Recherche et restauration de sites

La volonté de restaurer des sites archéologiques, supports mnémotechniques d'une société qui cherche à travers ses propres empreintes à retrouver sa mémoire, traduit le refus d'un développe-

ment qui fasse table rase du passé. L'archéologue, parallèlement à ses intérêts scientifiques de recherche, tente de répondre à une telle demande locale. Un site restauré présente l'intérêt d'être immédiatement « lisible » : il permet d'apprécier l'utilité immédiate des recherches archéologiques, et permet aux populations de se réapproprier progressivement un patrimoine et une culture mis à mal depuis deux siècles.

La restauration nécessite une étude archéologique préalable et aussi parallèle au déroulement des travaux. Les premiers archéologues oeuvrant en Polynésie ont spontanément investi du temps dans de telles restaurations : ce fut notamment le cas de Yosihiko Sinoto à Moorea et aux îles sous le vent, de José Garanger à Tahiti et aux Tuamotu dans les années 1960-80 puis, plus tard, du Département d'Archéologie et de l'ORSTOM dans les années 1980-90. Depuis l'an 2000, aux Marquises, des restaurations accompagnent certaines recherches archéologiques de l'IRD ; d'autres sont demandées par les populations, qui associent ainsi étroitement l'archéologie à leur culture.

La recherche archéologique émane d'institutions qui visent une reconnaissance scientifique par des organismes pairs, nationaux et internationaux. Toutefois cette recherche est encore et surtout le fait de nations étrangères au monde océanien ; alors que les résultats sont attendus par des institutions ou des acteurs locaux. Sur le terrain, loin de ses milieux scientifiques d'origine, l'archéologie peut engendrer un sentiment d'incompréhension et, pire, de dépossession, lorsqu'elle est pratiquée par des chercheurs de passage qui repartent une fois leur courte mission effectuée. Cette recherche mal intégrée et mal comprise peut aboutir à son rejet local plus ou moins fort, sans doute par méconnaissance des travaux réellement effectués de la part des instances locales, mais sans doute aussi, de la part des chercheurs, du fait d'un manque de temps et d'ouverture. L'archéologie ouverte sur les demandes locales peut cesser d'être une science exogène pour accompagner une reconstruction sociale et culturelle.

Références

Burley D, Weisler M.L., Zhao J. 2012 – High Precision U/Th dating of first polynesian settlements. *PLoS ONE* 7 (11): e48769. doi: 10.1371/journal.pone.004876

Cadilhac D., 2006 – *Les montagnes du Pacifique*. Éd. l'Harmattan, Paris, 285 p.

A photograph of an archaeological excavation site. In the foreground, a woman in a red shirt and white shorts is kneeling on the ground, working with a trowel. In the background, another woman in a blue shirt is also kneeling, looking down at the ground. The ground is reddish-brown soil with some debris and tools scattered around. The overall scene is brightly lit, suggesting an outdoor setting.

PATRIMOINES

Une archéologie pour le développement

Coordonné par
Jean-Christophe Galipaud
et Dominique Guillaud

ελδ

Patrimoines

Une archéologie pour le développement

Coordonné par
Jean-Christophe Galipaud
et Dominique Guillaud

ελδ

Photo de couverture : Jean-Christophe Galipaud
Création graphique de la couverture et de l'intérieur : Massimo Miola (www.miola.net)
Mise en page, infographie : Laurence Billault

Impression : COM in the BOX (www.cominthebox.fr)

ISBN 979-10-92006-03-2

Tous droits réservés
© Les Éditions La Discussion, 2014

Les Editions La Discussion, 39 rue Léon Bourgeois, 13001, Marseille